

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 45

Artikel: Le pensionnaire des Profit
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205438>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstien & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

TROIS MOIS GRATUITS

Les personnes qui prendront un abonnement nouveau pour l'année 1909, 4 fr. 50 seulement ! recevront gratuitement le « Conteur vaudois » durant le 4^{me} trimestre 1908 (soit du 1^{er} octobre au 31 décembre).

LA PREMIÈRE ÉTAPE

QUATRE étapes divisent le chemin de la vie, a dit feu M. de la Palisse. Ces étapes sont : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Il n'est pas accordé à chacun de les parcourir toutes.

Dieu a donné la vie à l'homme, en lui laissant, dans une certaine mesure, la latitude de l'organiser à sa guise. Bien peu jusqu'ici ont justifié cette marque de confiance. Les bœufs sans nombre des humains qui ont passé sur la terre depuis sa création, se greffant les uns sur les autres, ont eu pour résultat de nous faire une vie absolument contraire à l'ordre naturel, une vie très illogique, dure à beaucoup et ne répondant pleinement aux désirs de personne, une vie, enfin, des plus grotesques, quand on veut bien la considérer d'un peu haut. Que les gens qui montent en ballon doivent nous trouver petits, petits, et combien il doit leur en coûter de redescendre !

Fort heureusement, il est une part de la vie sur laquelle l'homme n'a aucune prise, dont il ne peut, au gré de ses caprices ou de ses ambitions, modifier le cours. C'est la meilleure. Elle nous compense un peu des ennuis de l'autre.

Etant donnée l'existence que les hommes ont faite, l'enfance en est la période la plus agréable. On y est heureux, sans savoir comment ni pourquoi.

Enfant, on prend la vie comme elle est et les hommes comme ils sont, ne supposant pas qu'ils auraient pu être autrement. Les parents pensent, agissent, travaillent pour nous. De soucis, aucun. Des mécomptes, quelques-uns et point du tout sérieux : pas assez de confiture sur sa tartine ou de sucre dans son lait. Ou encore, dépit de devoir s'aller coucher au déclin du jour, comme les poules. Mais aussi, quelle revanche, le matin, de s'éveiller avec la nature, au chant du coq et, comme lui, de sonner le boute-selle bien avant l'heure où les grandes personnes, noctambules incorrigibles, sont disposées à ouvrir aux feux du jour leurs paupières alourdies.

Papa, maman, debout ! bébé appelle. Là-bas, tout là-bas, à travers les rideaux, il voit un gros joujou rond, éblouissant, qui semble sortir de la montagne et lui faire signe. Il le veut. Il le lui faut. Donnez le soleil à bébé.

Bébé a faim, il a soif; tous les besoins auxquels nous asservit l'humaine nature l'assailent à la fois. Papa, maman, debout ! S. M. Bébé n'aime ni ne sait attendre.

*

C'est le temps où, bien à tort, on brûle d'im-

patience d'être de « grandes personnes ». Alors, pour tromper l'attente, on se plaît à imiter leurs façons.

Juché sur une chaise ou sur une table, on clame, avec de grands éclats de voix et en gesticulant comme un moulin à vent, d'interminables harangues, auxquelles personne ne comprend mot. Et, la tête haute, le ventre en avant, avec l'air important qui sied en telle occurrence, on déclare, sans rire, « qu'on est du Grand Conseil ou du Conseil communal ! »

Ou bien, le chef surmonté d'un bicorne en papier, flanqué d'une aigrette ou d'un panache, on parcourt le logis en frappant du pied, en roulant de gros yeux, en sacrant, en jurant, tandis que le tisonnier qu'on a passé en guise d'épée à sa ceinture, rebondissant sur les dalles du vestibule, fait un bruit d'enfer. Collé au mur, immobile, un manche à balai dans les mains, votre tout petit frère, simple « pioupiou », qui ne comprend pas, vous regarde en souriant avec malice.

« On est major ou colonel ! »

Ou bien encore, fillette, sanglée à ne pouvoir souffler dans le porte-manteau paternel et coiffée de la « feuille à gâteau », on se promène en minaudant d'une chambre à l'autre, avec des miracles d'équilibre, pour ne pas laisser choir sa coiffure, et de comiques efforts pour mouvoir ses jambes dans le fourreau qui les étirent. Puis on fait la rencontre de sa petite sœur ou de sa petite amie. On se touche le bout des doigts, comme pour se serrer la main, et le « papotage » commence. « Ma chère » par ci, « ma chère » par là. On se plaint de son mari, de ses enfants. On dit beaucoup de mal de Mme X. et peu de bien de Mme Z. On peste après la dureté des temps, qui vous prive d'une robe nouvelle ou d'une plume de plus à votre chapeau.

« On est des grandes dames à la mode ! »

Ou bien aussi, dans des cornets collés jusqu'à moitié de leur hauteur, on débite à ses petites amies, contrées des piécettes jaunes ou blanches — les boutons ne sont plus de mode — de la poudre de chocolat à laquelle, en cachette, on mélange force poudre de cannelle. Puis, avec son plus gracieux sourire, on tend le cornet à la cliente : « Voici, madame; c'est de toute première qualité, garanti pur; et j'ai fait bonne mesure ».

C'est le jeu de la « petite marchande ».

*

O, enfance ! âge heureux où l'ignorance de la vie vous permet toutes les licences; âge où tout ce que l'on fait provoque l'amusement sinon l'admiration de ceux qui nous entourent; âge où, à peine échappé des bras de la bonne nature, on est encore tout imprégné de sa sincérité et de sa simplicité, où rien encore en nous n'est dévié, où l'on voit juste et bien, où l'on dit sans restriction, sans souci, ce que l'on pense, ce que l'on veut; âge qu'escortent l'amour sans pareil des mères, l'indulgence et le pardon de tous, pourquoi donc sommes-nous toujours si pressés de te quitter ? J. M.

EN CHAMPS

CROQUIS RUSTIQUE

On est au temps exquis des premières semailles; Les paysans matineux, sur les sillons ouverts, Jettent le grain fécond, pendant que leurs marmailles Vont paître les troupeaux sur les prés encor verts.

Engoncés dans la laine et couverts de leurs blouses, Les gamins ont donné le signal du départ; Ils suivent le chemin tout parsemé de bouses. Sous le soleil qui cherche à crever le brouillard.

Les uns ont des troupeaux d'un grand nombre de [bêtes : Conscients de leur bien, ils marchent, orgueilleux, Brandissant leur gourdin et criant à tue-tête, Pour mieux faire avancer leur butin devant eux.

D'autres petits troupeaux n'ont que deux ou trois [vaches, Qui sur un menu champ vont paître et renifler, Tandis que leur berger feint d'apprendre ses tâches, Et rêve d'être grand et de savoir siffler.

Octobre 1908.

Henri SCHÜLER.

LE PENSIONNAIRE DES PROFIT

UN nouveau roman de M. Benjamin Vallotton vient de paraître chez MM. Rouge et Cie, libraires-éditeurs, à Lausanne. Il est intitulé *La famille Profit*. C'est l'histoire d'un maître d'arithmétique, de sa bonne petite femme et de leurs six rejetons, histoire qui est sans doute une fidèle image de l'existence que mènent nombre de ménages citadins. Bien que Gustave Profit le père se tue de leçons, bien qu'Adèle Profit la mère fasse des prodiges d'économies, ils n'arrivent pas à nouer les deux bouts. Alors, comme tant d'autres, ils transforment le nid familial en une banale « pension-famille ». La vie de ces braves gens au milieu de leurs pensionnaires a inspiré à l'auteur des pages tantôt gaies, tantôt émues, d'une inspiration constamment saine, sans rien d'alambiqué, pleines de tableaux d'un relief énergique, pleines de ces traits qui semblent avoir été photographiés, tant ils sont justes et tant les personnages sont parlants. On retrouve donc dans *La famille Profit* toutes les qualités auxquelles les précédents romans de M. B. Vallotton doivent leur grand succès, avec, en plus, une aisance de style et une habileté de composition qui sont la marque d'un talent tout à fait mûr. Mais, mieux que tout ce que nous pourrions dire, les passages suivants donneront aux lecteurs du *Conteur* une idée exacte de *La famille Profit*. V. F.

Il était énorme, gigantesque, le pensionnaire, à tel point que les pièces où il se tenait paraissaient soudain plus petites de moitié. Il était aussi toujours transpirant et toujours vêtu d'habits blancs, la taille serrée dans une large ceinture. Plus tard, racontait-il, il serait diplomate. Pour l'instant il lisait avec ennui des romans à couverture jaune, qu'il oubliait sur toutes les tables, au grand désespoir de Mme Profit, qui avait interdit à ses filles, sous les peines les plus graves, de les feuilleter.

Seule, Rose enfreignait cette défense en cachette, sans penser à mal. Elle ne comprit pas grand-chose, du reste, aux quelques pages qu'elle lut.

A plusieurs reprises, M. Profit tenta de conduire son pensionnaire à la cathédrale, dont il célébrait le style, les stalles ouvragées, le porche, le chœur, l'harmonie des proportions.

— Ach!... répondait l'étranger. J'ai vu la cathédrale de Cologne, Saint-Pierre, et tant d'autres partout... Alors cela suffit.

Le comte avait installé un hamac au jardin, entre deux arbres fruitiers. Il y étendait son cœur mou de Germain, des heures de suite, ses semelles jaunes regardant le ciel. Les yeux fermés, les mains croisées sur l'estomac, il écoutait caqueter les poules, tout près, dans le poulailier. Parfois il disait :

— J'aime les poules. Je trouve elles sont reposantes. Elles mangent tant que possible, alors elles se battent, et enfin elles se couchent dessus le sable, dans le but d'expulser les pucelles... Je trouve, les poules me rappellent les Napolitains.

Le comte avait lu Nietzsche, Schopenhauer, Hartmann, d'autres philosophes encore. Et il se déclarait misanthrope.

Cela ne l'empêchait du reste point, au petit déjeuner, de réclamer aigrement un chocolat assez épais pour que la cuillère s'y tint debout. A dîner, si le poisson n'était point à sa convenance, il exigeait des œufs. Il vidait aussi une bouteille de vin par repas, sous prétexte que cela était nécessaire à sa santé. Et César contemplant tout cela de ses grands yeux inquiets. Les jeunes filles pouffaient de rire, nerveusement. Dissimulé dans le coin le plus sombre, le grand-père mangeait comme toujours, sans se soucier de rien, avec un bruit considérable de la langue et des mâchoires.

Parfois, souvent même, cela grinçait avec M. Profit, surtout depuis que le comte avait déclaré posément, en pleine table :

— Je trouve, en Suisse française, vous parlez correctement, mais avec un fort accent de provincialisme.

Le professeur avait bondi.

— Monsieur!... Nous parlons plus lentement que les Français, c'est un fait, mais notre dictionnaire est incontestablement plus étendu, plus riche, plus... Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Töpffer, Cherbuliez et quelques dizaines d'autres, étaient Suisses, je vous prie de le croire...

Ils s'empoignaient aussi touchant la philosophie — le comte se proclamait matérialiste et s'égarait volontiers en de hâtives hypothèses — l'histoire, la politique, la valeur comparée des armées.

— Hegel a dit très justement, glapissait de sa voix de crécelle M. von Haltenstein : alors, si un peuple est le plus fort, il prouve aussi il est le plus intelligent, le plus moral... C'est pourquoi nous avons battu la France...

— Cette théorie est abominable, écumait M. Profit. Elle légitime tous les attentats... A ce compte-là, les garçons bouchers seraient les rois de cette terre... Du reste, n'oubliez pas que Napoléon I^{er} entraînait à Berlin tous les huit jours, comme dans du beurre.

— Oh!... ce temps, il ne revient plus... Mais nous retournerons à Paris, bientôt... certainement... Car nous sommes forts, très forts...

Retourner à Paris?... M. Profit en défiait le comte, formellement. Puis, profitant de l'occasion, il exaltait l'armée suisse, ses vertus républicaines, son passé, son présent, son avenir. Et il défiait aussi son adversaire de reprendre le canton de Neuchâtel.

Sitôt après, on s'empoignait encore sur les beautés comparées de Versailles et de Potsdam. Le comte n'avait jamais vu Versailles. M. Profit ignorait Potsdam et Versailles. Mais cela ne les empêchait point d'affirmer leurs convictions avec intransigence. Enfin, au dessert, renversé sur sa chaise dont le dossier craquait, M. von Haltenstein constatait, allumant un cigare :

— J'adore les discussions... Cela seul permet de se perfectionner dans la langue...

Cependant, après les repas, Mme Profit suppliait son mari de désarmer :

— A quoi cela sert-il de le contredire?... Laisse-le raconter ses histoires!... Tu le blesses inutilement...

Mais M. Profit se rebiffait nettement :

— Non, je ne veux pas que ce monsieur me nargue chez moi!... Je connais ce genre de caractère... Il y a des gens auxquels il faut tenir tête, si l'on veut qu'ils vous respectent...

De guerre lasse, pourtant, M. Profit promit de s'assagir. Il tint parole. Et, désormais, il cultiva avec un certain succès la désastreuse manie des calembours. Le comte était enchanté. Ces jeux de mots absurdes exerçaient sa sagacité, et il en cherchait le sens caché avec une obstination farouche.

— Savez-vous, Monsieur, questionnait le professeur entre deux bouchées, pourquoi un Vaudois se refusera à prendre un Bernois pour essuyer sa vaisselle?

— ??

— Mais!... C'est parce que le Bernois est Suisse allemand... Parce qu'il essuie salement... Vous ne comprenez pas? Essuie : du verbe essuyer... Il essuie... salement... dégoutamment, malproprement...

Ou encore :

— Je suis sûr que vous ne savez pas quelle est la femelle du condor?... Vous ne trouvez pas?... C'est pourtant extrêmement simple. C'est la chambre à coucher, puisque c'est là qu'on dort...

Hélas oui!... Ils en étaient arrivés là. En général, le comte ne comprenait qu'au repas suivant, mais il en demeurait joyeusement ahuri. Maintenant M. Profit disait de l'Allemand :

— En somme, c'est un excellent garçon... Il suffit d'y mettre un peu du sien...

Mais, bientôt, le comte s'ennuya. Une chute qu'il fit, du haut de son hamac dont la corde céda, sur une barrière, le manque de sauces piquantes, l'exiguïté de sa chambre le plongèrent dans une crise de pessimisme et il partit assez brusquement pour Gènes, huit jours avant la date primitivement fixée. Marie, poussant un soupir de satisfaction, retourna à sa cuisine simplette; le service en porcelaine fut enfermé pour les occasions prochaines; on renvoya la marchande de poissons.

— En somme, grogna M. Profit, nous n'y avons pas gagné grand-chose. Une autre fois, nous tâcherons d'en prendre un qui ait un appétit à peu près normal.

Le grand-père, libre désormais, recommença ses tours de jardin. Et il clôtura l'aventure par ces mots :

— Moi, je n'aime rien tant ces étrangers!...

BENJAMIN VALLOTTON.

La peur de Jeanne. — Des enfants suivaient un pauvre aveugle et se moquaient de lui.

— Ce n'est pas gentil, ce que vous faites-là, mes enfants, dit l'infirme en se retournant; le bon Dieu vous punira.

A ces mots, la petite Jeanne quitte le groupe de ses camarades et s'en va, toute pensive, à la maison.

— Qu'as-tu, Jeanne? lui demande sa mère, qui la voit calme et songeuse, contrairement à son habitude.

— C'est que... c'est que l'aveugle y nous a dit que le bon Dieu y nous punira. Dis, m'man, le bon Dieu y sait à quel étage on demeure?...

Un livre pour tous.

MM. Louis Dupraz et Emile Bonjour, déjà connus par leurs livres de lecture pour les Ecoles primaires, publient chez Payot & C^{ie} un ouvrage qui rendra de bons services à nos établissements secondaires, aux Ecoles primaires supérieures et aux

pensionnats de jeunes gens et de jeunes filles. C'est une *Anthologie scolaire* qui prendra sa place entre les manuels purement utilitaires des classes élémentaires et les chrestomathies trop exclusivement classiques. L'*Anthologie* de MM. Dupraz et Bonjour est divisée en 11 chapitres : *Contes, Apologues et légendes. Recits. L'Histoire et les Mœurs. Lettres. Autour du monde. La Nature. Morale et Education. Etudes littéraires. Poésies. Théâtre. Notices biographiques et critiques.*

Elle comprend 259 morceaux de prose et de vers. Tout en faisant une part suffisante aux classiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, elle donne un très grand nombre de morceaux des bons écrivains français du XIX^e siècle. En outre, et c'est ce qui la différencie de la plupart des ouvrages similaires, elle consacre une place légitime à nos auteurs nationaux, poètes et prosateurs.

Ajoutons que l'*Anthologie scolaire* a été élégamment habillée en toile, elle compte 512 pages et ne coûte que 2 fr. 50. Plusieurs établissements secondaires de la Suisse romande et de grands pensionnats viennent déjà de l'adopter.

Un bon élève. — Une de nos institutrices de la montagne, fort bien intentionnée, dit à ses enfants : « Soyez toujours très polis, et quand on vous adresse un vœu ou un souhait, faites aussi vous-mêmes un vœu à la personne qui vous parle, ou répondez-lui au moins : « pareillement ».

Un instant après un petit garçon s'apprête à sortir de la classe pour rentrer chez lui et la maîtresse lui dit :

— Je te souhaite d'être plus sage à la maison que tu ne l'as été ici.

— Pareillement, répond l'enfant.

UN SUISSE COMME ON N'EN FAIT PLUS

On nous croit germanisés? Non point tout à fait, et il nous reste en Suisse de ces coins perdus, de ces hautes vallées qui n'ont pas vu, jusqu'à cet été, le gris des palaces et le gris des gants sales. Les « types » y sont encore. Comme fit M. Ducommun, allez-y voir.

M. Ducommun, qui préfère les coins pas chers et tranquilles, s'était logé en août de cette année au fond du Haut-Valais, dans le tout petit hôtel d'une toute petite vallée. Il en était le seul pensionnaire et, ne s'ennuyant jamais seul, il gravit un matin la forêt de sapins très raide qui mène aux roches prochaines. Sous les sapins, M. Ducommun entendit une sonnaillerie très douce et toute proche, qui lui parut l'indice d'un troupeau de chèvres. Il fit vingt pas de ce côté et, à la lisière du bois, notre civilisé aperçut une quinzaine de chèvres surveillées par un pastoureau de quinze ans qui se retourna en l'entendant venir.

M. Ducommun, qui se pique de politesse et n'ignore pas qu'à la montagne il est de bon ton de saluer les inconnus qu'on croise, salua gentiment le petit pâtre. Celui-ci, effaré, se leva et, sans un mot, s'enfuit au pas de gymnastique jusqu'aux rochers du sommet. N'y comprenant rien, M. Ducommun, qui ne se connaissait pas un air si terrible, redescendit à petits pas vers son hôtel.

Le lendemain, de bon matin, l'hôtelier lui souhaita le bonjour et ajouta : « Les gens d'Obermatt n'ont pas eu de lait hier soir. Vous avez fait une belle affaire! — Moi? Comment donc? — N'avez-vous pas rencontré, là-haut, hier matin, un troupeau de chèvres? — Oui. — Et vous avez adressé la parole au berger? — Mais oui. — Eh bien, le gosse vous a pris pour l'Esprit des hauteurs et s'est sauvé sur la crête des roches, où il s'est tapi entre deux pierres. Il y est resté toute la nuit, et les chèvres, le soir, ne sont pas rentrées au village! Voilà tout ».

Eh bien, voilà du Suisse farouche et comme on n'en fait plus. Je vous accorde que cette espèce-là devient rare. Hâtez-vous de revenir ici, s'il vous plaît d'en voir au moins un.

D'ici dix ans, il n'en restera plus.

PATYAN DU SEYON.